

Ma chère Hayat,

Je pense à toi en ce moment, plutôt que de suivre l'exemple de Zemzem qui se traîne à quatre pattes, le plus lentement possible, terrorisée à l'idée d'être aperçue par un artilleur. Grand-mère, dans sa chambre, serre son chapelet et célèbre la gloire de Dieu et de ses prophètes. Moi, au lieu d'un chapelet, je tiens à la main la nouvelle lampe Energizer, de celles qu'on donne en prime pour tout achat de quatre piles de la marque. Je dirige le faisceau lumineux vers le tableau que tu m'as offert au cours d'un de tes séjours à Beyrouth ; tu avais trouvé que la femme me ressemblait. Vraiment ? Pourtant les traits du visage sont bien flous. C'est peut-être son attitude qui t'a fait penser à moi ; elle est assise, seule, dans une chambre faiblement éclairée par le jour d'une lucarne.

Au passage, le faisceau éclaire l'armoire ; je m'assure que tout est bien en place, les clous plantés derrière la porte pour accrocher ma robe, la toilette avec son miroir, ses étagères et son marbre

blanc. Et la ficelle qui sert à ouvrir ? La voilà ! Sur le marbre, l'abaya, dans un sac, attend toujours que je te l'envoie. Machinalement je laisse glisser la lumière de l'autre côté sur la mosaïque, aussi paisible que les couleurs de ses dessins géométriques. Je revois tout le mal que je me suis donné pour me procurer ces deux cadeaux, je secoue la tête, je n'arrive pas à y croire.

Je pense à toi, et je te parle comme si tu étais tout à côté. Pourtant, la dernière fois que tu es venue au Liban, je t'ai sentie très loin. Je crois que les idées et les impressions qui naissent dans les périodes de violence donnent une image vraie de la réalité ; elles nous illuminent comme d'ultimes flashes où nous voyons, pour la dernière fois, les êtres les plus chers à notre cœur. C'est exactement la sensation que j'éprouvais lorsque j'étais amoureuse. A une époque, lorsque j'ouvrais les yeux le matin, c'était pour voir Nasser ; je savais qu'il était resté toute la nuit derrière mes paupières dès l'instant où j'avais éteint la lumière.

Pendant ma liaison avec lui, ou plutôt au début, je parlais sans cesse de toi ; tu étais une bouée à laquelle je m'accrochais chaque fois que je sentais chez lui quelque froideur. Je lui disais à l'improviste que j'allais partir te voir, ou que tu allais venir, ou que nous avions rendez-vous dans un pays quelconque. J'étais devant lui ce que tu m'envoyais pour bien lui montrer que tu faisais partie de ma vie au même titre que ma grand-mère ou qu'Issaf, la bonne de mon enfance. Certes mon amour pour

lui m'évitait de ressentir autant ton absence, et j'étais obligée d'apprendre à discuter avec autrui tandis qu'avec toi, c'était la conversation intime de quelqu'un qui se parle à soi-même.

Certainement qu'à cette heure tu essaies de me téléphoner, mais mon appareil est silencieux depuis un mois. Quand il y a des combats, ou aussitôt après, tu es toujours la première à appeler, immédiatement suivie de ma mère et de sa voix entre le rire et les larmes. Dès la première sonnerie, avant même de décrocher, je savais que c'était toi. Je n'arrivais pas à croire que ta voix me venait de si loin, tant elle emplissait la maison entière. Aussitôt je me retrouvais attentive à la vie, je voyais à nouveau les plantes dans leurs pots, j'observais la surface de la table et les veines de ma main.

Tu essaies certainement de me téléphoner, parce qu'il est impossible que l'écho des combats entre le Hizbollah et Amal ne fasse pas la une des journaux belges. Cette fois-ci, je ne te le cache pas, ces combats m'arrangent, même si, d'ordinaire, je souhaite surtout que tu ne vives pas dans la peur et l'angoisse à cause de moi. A peine avais-je raccroché, la dernière fois, que je m'en voulais déjà d'avoir laissé tomber la conversation avec une aussi incroyable indifférence, alors que je sais que tu passes des heures pour avoir la ligne de Beyrouth. Depuis je n'ai cessé de me faire des reproches, et ce n'est qu'aujourd'hui que je me sens libérée. Ma tiédeur aurait pu se manifester plus tôt, mais je donnais

le change et je jouais le jeu de la nostalgie quand je te parlais ; le moindre soupir d'agacement à l'idée de manquer un rendez-vous ou d'interrompre une discussion, j'en faisais sur-le-champ une marque de tristesse inspirée par ton absence, sans comprendre moi-même une telle réaction.

Tu voudrais savoir ce que je pense des événements et être tranquillisée à mon sujet ; moi, j'ai bien d'autres soucis : l'amour, le sexe et aussi parfois... le rat ! Comment te raconter tout ce qui se passe à Beyrouth et au Liban ? Ce qui m'inquiète, ce ne sont pas les explosions, ni les victimes, mais c'est un rat qui s'est installé chez nous et à qui nous demandons la permission d'entrer chaque fois que nous voulons nous rendre à la cuisine la nuit. On fait du bruit à la porte, on parle très fort, et même on lui chante : *Viens, mon mignon, viens !* Nous avons dû nous rendre à l'évidence, c'est lui le plus rusé et le plus fort ; il a évité et déjoué tous les pièges. Même la glu répandue sur le parquet, il fait tomber un morceau de bois dessus pour ne pas s'y laisser prendre !

Est-il possible que j'en aie assez de toi, Hayat, toi dont le nom s'est mêlé au mien au point de n'en faire plus qu'un : Hayat et Asmahan, Asmahan et Hayat ? Pourquoi en ai-je assez ? Je ne le sais pas. Parce que je n'aime pas parler au téléphone, peut-être, tandis que toi tu raffoles de cet appareil ! Cela se voit, tu adores tenir l'écouteur. Tu es impatiente d'appeler tous ceux que tu aimes ; c'est comme si tu allais les rencontrer en chair et

en os. Cela expliquerait pourquoi je ne supporte plus tes appels. Ma tiédeur au bout du fil recouvrait une bonne dose d'agressivité que j'ai longtemps cachée pour écouter tes nouvelles insipides et tes questions passionnées : "Asmahan, raconte-moi, comment ça va ?"

N'est-ce pas sottise que de vouloir résumer tout ce qui se passe en une phrase : "La guerre, ça va comme ci et comme ça... Il y a des gens qui dansent, d'autres qui meurent." Ou bien : "Moi, je m'en moque, pourtant hier j'étais très inquiète." Puis un ange passe. A mon tour je devrais t'assailir de questions. Mais à quel sujet ? "Qu'est-ce que tu as à me raconter ? Comment vas-tu ? As-tu trouvé une cuisinière libanaise pour te préparer du *kebbé* et de la *mloukhiyyé* ? Ton fils fait toujours du tennis ? Il va devenir un champion. Mon Dieu ! Que tu es loin ! Comme tu me manques !"

A l'opposé, dans la vie que je mène à Beyrouth, je n'ai conservé que l'essentiel, pour m'y enfoncer de tout mon être ; je ne flotte plus à la surface des choses, même lorsque je parle à Zemzem ou à Fadila. On dirait qu'elles-mêmes se découvrent peu à peu une vie intérieure, au point que Zemzem me disait l'autre jour, quand le générateur s'est éteint : "Je suis perdue sans ce moteur ; c'était comme un être humain."

Après toutes ces années marquées par la guerre, notre amitié ne peut rester la même ; même les mots ont changé. La guerre a éliminé des gens, en a mis d'autres en vedette. Je me suis retrouvée

l'amie de personnes qui étaient au cœur des histoires et des nouvelles, comme si j'étais encore adolescente ou en première année d'université. Parce que la guerre a détruit les conditions naturelles qui faisaient la vie de tous les jours, les gens sont devenus bizarres. J'ai pris goût à cette étrangeté ; c'est elle qui m'attire, depuis que je me suis ouverte à tout venant, "comme le khan Toumine" aurait dit grand-mère, qui comparait ainsi la maison de mon père à l'auberge de notre village. Des foules de gens sont entrées dans ma vie ; chacun apportait sa part de mouvement et de bruit. Mon temps n'y suffisait pas toujours ; c'était même parfois insupportable mais je ne pouvais me passer de leur présence.

En Belgique, tu ne peux plus établir que des relations marginales, c'est peut-être pour cette raison que tu as préféré te raccrocher à notre passé commun, lui qui nous a permis de maintenir notre amitié. Nous avons essayé d'y rattacher le présent, et au début nous y avons réussi, au moins en partie. Nous étions toutes deux curieuses de connaître la vie que menait l'autre, nous avons voulu partager nos expériences, et notre tentative a, pour un temps, été couronnée de succès. Mais la distance nous a empêchées d'entrer réellement dans cette vie nouvelle que chacune découvrait de son côté. Pour moi, le passé s'engloutissait sous les décombres du présent, à tel point que tu ne m'apparais plus désormais comme la personne la plus proche de moi. Je ne sais si tu as remarqué

cela lors de ta dernière visite ; peut-être as-tu attribué ma tiédeur à un trouble passager. Dans ta tristesse de voir ton amie si changée, tu m'as sans doute pardonné et tu as cherché à m'aider. Mais tu n'as pas digéré qu'à minuit je puisse te laisser, quitter la soirée et partir la main dans la main avec l'ami de ton frère, bien plus jeune que moi, sous prétexte d'aller demander des nouvelles de la mère de Fadila au couvent des religieuses. Tu m'as certainement vue me pencher vers lui, courbée au-dessus du gravier, pour mieux sentir la caresse de son haleine ; je suis rentrée chez tes parents à l'aube, épuisée de sommeil. Quand tu m'as demandé comment allait la mère de Fadila, je t'ai répondu en riant : "Elle est contente parmi *les femmes de la maison* !" Ensuite, je t'ai expliqué que cette expression désignait, pour les musulmans, la famille du Prophète.

Dès l'instant où j'ai su que tu allais venir au Liban pour le mariage de ton frère, les soucis ont commencé ; je devais prendre mes dispositions, retrouver Ali, aller t'attendre si tu arrivais par l'aéroport. Par l'aéroport ? L'idée m'a fait frémir. Cela voulait dire que tu allais passer la première nuit chez moi. Il me fallait te préparer ma chambre, ranger mes affaires qui traînent partout, annuler le rendez-vous avec Simon ; il me faudrait convaincre Joumana de venir avec moi à la noce, puis vous rapprocher l'une de l'autre et jouer le rôle d'un catalyseur entre vous. Autant de tracas qui réclamaient une énergie que je n'avais plus.

Et qu'est-ce que j'allais mettre pour le mariage ? Je suis restée longtemps devant la glace à imaginer comment j'apparaîtrais à tes yeux ; je souhaitais te surprendre. Même si je suis restée au Liban, je suis toujours sensible à la mode, j'ai toujours le souci de ce qui se passe à l'extérieur, j'évolue ; je refuse de quitter la scène.

Je me suis mise à essayer toutes mes robes ; je les enfilaï les unes après les autres sans réussir à imaginer un sourire, une marque d'étonnement ou d'approbation dans tes yeux ou sur ton visage.

J'étais sûre que tu mettrais tes plus beaux habits. L'étudiante des beaux-arts dont tu m'as parlé aurait dessiné ta robe puisque c'est elle qui exécute tout pour toi : elle tisse l'étoffe, elle la teint, elle te trouve quelqu'un pour dessiner tes chaussures et tes boucles d'oreilles. (Quand je pense que tu m'as raconté tout cela alors que j'attendais de pouvoir appeler Ali pour lui dire que le moteur était en panne !)

Debout devant l'armoire ouverte, j'avais l'impression d'être devant un réfrigérateur plein à craquer sans rien trouver à me mettre sous la dent. Je ne m'intéresse plus aux vêtements coûteux ; j'ai peine à croire qu'on puisse organiser des soirées, célébrer des mariages ; sans compter que les tenues que j'inventais ne correspondaient plus à mon âge. Tout d'un coup j'ai su comment te provoquer. Je suis allée chercher les robes de ma grand-mère, suspendues depuis des années dans la penderie ; elles sont élimées sous les aisselles,



mais elles me plaisent et j'y tiens. Ce sont des vêtements en velours brodés de soie, rouille et verts, bleus et violets ; il y a en particulier une robe en dentelle noire, je n'ai jamais vu broderie d'une finesse pareille.

Devant la glace, j'ai esquissé un sourire, relevé mes cheveux d'une main et soulevé mes seins de l'autre et j'ai souri une nouvelle fois, comme si j'étais devant un appareil photo ou sous le regard d'un homme. Mais j'étais seule devant le miroir cassé, seule avec la voix de ma grand-mère qui invoquait la protection divine ; elle avait peur pour moi du passage à Beyrouth-Est. Et moi j'étais inquiète, pas seulement à cause de la ligne de front à traverser, mais aussi parce que j'allais te retrouver. Le lendemain, je n'avais rien perdu de ma perplexité. En dépit du sable et des feuilles mortes où j'allais marcher, j'aurais voulu avoir l'audace de mettre cette robe pour passer à l'Est, mais finalement je l'ai rangée dans mon sac de voyage.

La première chose qui m'a choquée, ce fut ta façon de bouger, de t'asseoir et de parler ; tu manquais vraiment de sensibilité et d'intelligence. Pour montrer que tu étais restée avec nous, tu te composais un masque de pitié. Tu serrais les gens contre ta poitrine, puis tu caressais leurs visages, tu les étreignais à nouveau, comme pour dire : "Je sais ce que vous avez souffert." Pourquoi cette certitude ? Pourquoi la souffrance serait-elle réservée aux seules personnes qui sont restées ?